

Mon père, héros «d'origine algérienne» de la Grande Guerre

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

1916. Un douar de l'Algérie profonde. Les années de disette se succèdent et la Première Guerre mondiale n'est pas faite pour arranger les choses. La France a besoin de chair à canon pour alimenter le front d'une guerre qui n'était plus drôle du tout. Tahar Ben Saïd, le vieux petit rouquin de la tribu des Ouled Sbaâ, n'était pas seulement le boute-en-train qui faisait rire même... les morts ; il avait une autre manie, une espèce de passion malade qui dévorait ses maigres biens et faisait rager son fils Djoudi. Celui qui fut mon grand-père s'occupait d'affaires qui ne le concernaient pas, il voulait gagner des procès où il n'était ni accusé, ni victime ! C'est ainsi qu'il se retrouva bêtement en taule, dans les sinistres geôles de la petite prison de Sédrata, une commune mixte comme on l'appelait à l'époque.

L'administration coloniale a utilisé tous les subterfuges pour obliger les musulmans à s'engager dans les rangs de l'armée. Djoudi, mon père, qui venait tout juste de sortir de la tendre enfance, dut tricher sur sa date de naissance et se déclarer «né présumé en 1898 » pour pouvoir porter les couleurs tricolores et partir au front. C'était le seul moyen d'obtenir la libération de son père ! Elles étaient belles les méthodes de la colonisation «civilisatrice».

On était en 1916... Lors d'un bombardement massif sur une ligne avancée, un soldat français fut blessé et abandonné dans la neige qui tombait au même rythme que les bombes allemandes. Sans hésiter, Djoudi, deuxième classe, se porta volontaire et courut, sous le feu ennemi, vers la position du soldat blessé pour le secourir et le ramener auprès des siens, sur ses épaules. Personne ne lui avait deman-

dé de le faire. Instinctivement, poussé par ce sentiment de solidarité qui est comme une seconde nature chez les gens de nos douars, il avait fait tout cela rapidement, sans tenir compte du danger. Il fut immédiatement félicité par son capitaine et proposé pour une première médaille militaire. Il en reçut une autre, une médaille de guerre, avant d'être cité à l'ordre des Chevaliers de la Légion d'honneur. J'ai toujours ces médailles dans le vieux coffre qui dort au bled et un copain m'a dit un jour de les utiliser. «Mais pourquoi, donc ?

- Pour la nationalité française ! Ils te la donneront facilement puisque tu es le fils d'un héros de leur guerre...»

Je ne suis pas violent, mais ce jour-là j'ai failli gifler ce drôle de copain. Ai-je besoin d'une autre nationalité, moi qui porte déjà fièrement celle que m'ont offerte des millions de martyrs, des millions de printemps fauchés par la colonisation, le plus horrible crime contre l'humanité ?

Avant la révolution, mon père portait ses médailles à chaque fête. Il fut même élu président de la «Djemaâ» de son douar. Mais, aux premiers vents de Novembre 1954, il comprit que quelque chose de grandiose se levait dans l'aurore incertaine d'un matin d'automne. Il abandonna ses médailles et toutes ses responsabilités. Il venait de choisir son camp. Il avait conscience que cette terre n'était pas la France et qu'elle ne le sera jamais. Agé, malade des suites de la Première Guerre mondiale (une affection pulmonaire qui ne sera jamais reconnue par les autorités françaises), il était dans l'incapacité physique de prendre part à l'insurrection qui allait devenir révolution. Chef d'une tribu dont pratiquement tous les jeunes

venaient de monter au maquis, il ne fut plus traité comme un «héros de la Grande Guerre». Je me souviens d'une scène qui me marquera toute ma vie : la «visite» de soldats français chez nous. J'avais quatre à cinq ans et je ne comprenais pas la colère de ces hommes contre mon pauvre papa ! Ma mère pleurait dans l'autre chambre. Ils fouillaient partout et lorsqu'ils tombèrent sur un pistolet qui m'appartenait — et qui n'était en fait qu'un jouet assez ressemblant à un vrai revolver —, ils commencèrent à traiter mon père de tous les noms. Ce jour-là, je voulais les tuer, ces monstres qui ridiculisaient ce papa que je considérais comme le plus puissant du monde... Ce jour-là, je venais de réaliser pour la première fois ce qu'était l'injustice et l'oppression. Si j'avais eu quelques années de plus, je n'aurais pas hésité à rejoindre mes frères qui luttèrent pour l'indépendance de mon pays, ces maquisards et ces braves résistants que la propagande coloniale et la presse à papa qualifiaient d'égorgeurs et de «fellaghas». En fait, s'ils avaient des armes conventionnelles comme celles de leurs ennemis, ils n'auraient pas utilisé le couteau ! Ce père est mort en 1966 des suites de la sale maladie contractée en France, lorsqu'il défendait, arme au poing, l'honneur tricolore. Je garde de lui l'image d'un homme digne et fier. Un jour, alors que j'étais avec lui à Lyon (1955), après mon baptême de l'air en partance de Bône-Les Salines, il s'en prit d'une manière violente au propriétaire raciste d'un hôtel du centre-ville. Ce dernier avait lâché quelques mots — qui reviennent en force ces jours-ci de l'autre côté de la mer — à la vue de l'habit traditionnel de mon père qui ne quittait jamais sa gandourah — qui

cachait en fait un costume de grande marque —, alors que sa tête était toujours couverte d'une «razza» bien de chez nous. Excédé par le comportement exécrable de l'hôtelier, il tira de sa poche les médailles d'une vieille guerre pour les jeter sur le comptoir de la réception et lança cette phrase qui me poursuit encore : «C'était bien la peine de risquer ma vie pour votre pays!» Puis se tournant vers moi : «Fiston, viens, nous ne resterons pas dans cette ville. Ce pays n'est pas le nôtre. Il occupe nos terres et ne voudra jamais de nous comme citoyens à part entière.» Sur le chemin du retour, mon père apprit avec désappointement que l'Algérie venait d'être «fermée» par l'armée coloniale. Cap sur la Tunisie. Nous y resterons jusqu'à l'indépendance. Notre famille nous rejoindra plus tard, en empruntant les chemins escarpés qui traversent la frontière... En notre absence, notre troupeau de belles vaches laitières fut décimé, notre ferme isolée au milieu des champs de mines et de barbelés et notre maison occupée par l'armée qui la transforma en centre de torture. Deux routes nationales pénétrèrent nos terres et aucun sou ne fut versé par l'autorité coloniale. Après l'indépendance, mon père écrivait des tas de lettres pour demander réparation... Mais, au fond, nous avions bien de la chance par rapport à ce peuple qui ne possédait plus rien. 1962. Le car fatigué et toussotant qui nous ramenait vers l'Algérie avançait péniblement entre Tajerouine et Ouenza, dans un paysage désolé et écrasé par le lourd soleil de juillet. Les cigales chantaient. Mon père harcelait le chauffeur : «Alors, on est à la frontière ?» Il dut patienter avant de recevoir une réponse positive. Il pria alors le conducteur

de stopper, descendit calmement de l'autocar et s'agenouilla, dans un geste ô combien solennel, pour embrasser le sol de sa terre chérie. Mon père m'a appris à aimer et à respecter mon pays. La leçon que je retiens de lui et de tous ses amis qui venaient souvent dans notre appartement de Radès pour le déjeuner du dimanche (discrètement arrosé, les ordres du FLN étant stricts), moudjahidine en permission, cadres du GPRA, militants, est toute simple : l'Algérie n'est pas la France. Elle n'a jamais été la France et ne le sera jamais ! Il m'a donné la force d'apprendre à mes enfants l'amour de leur langue, de leur culture, de leur pays qui est le plus beau du monde. Quand on a été témoin de «l'héroïsme» de quelques soldats ridiculisant ce vieil homme, quand on a vu, de ses yeux de même, les couleurs du racisme dans une ville française, quand on a frissonné à la vue de son père embrassant le sol natal, on est vacciné à vie contre l'envie d'aller vivre ailleurs.

Repose en paix, papa ! L'Algérie ne sera jamais la France. Ni l'Amérique. Ni l'Arabie saoudite, d'ailleurs...

M. F.

P. S. : je ne tire aucune vanité à raconter ma propre histoire qui est si banale et insignifiante par rapport à la résistance héroïque et aux sacrifices de notre peuple. C'est pour témoigner. Et il n'y a pas mieux que le vécu pour dire la vérité avec sincérité.



Par Maâmar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com



Je le connais bien mon p'tit laborantin !

Qui a dit que Sarkozy était totalement cuit ? Faux ! Il vient même de remporter une présidentielle.

Au Sénégal !

Allah ghaleb ! Je suis un «mech'kak» né. Un suspicieux compulsif ! Tellement d'ailleurs que ces dernières heures, j'ai dû mettre un masque sur mon nez. Vous ne sentez pas l'odeur, vous ? Moi, elle m'emplit les narines et la poitrine au point où j'en suffoque. Respirez un bon coup ! Là, vous y êtes ? Ça pue la manipulation du Palais à pleins tubes ! Dernier acte de cette manip' chlinguante, une dissidence au RND. Une dame membre de cette formation et patronne du principal salon de coiffure du pays monte au créneau et annonce une opération de redressement contre Ouyahia. En parallèle, au FLN, c'est Boutefflika en personne qui a confectionné les listes de candidatures aux législatives. Et à les lire, on a l'impression que le monsieur confectionneur de listes a travaillé le soir, tard dans son garage, dosant les pains de C4, ajoutant ici des boulons et des clous pour faire le plus de victimes possibles, doublant le nombre de détonateurs pour pallier la panne de l'un d'entre eux, enduisant même le mécanisme infernal de nitroglycérine afin d'être sûr que dans le cas où les détonateurs, le C4 et les boulons foirent leur coup, la nitro assure, elle. En clair, Boutef' qui n'a pourtant jamais séjourné à Toulouse aurait voulu procéder à un massacre en série dans le FLN qu'il n'aurait pas pro-

cédé autrement avec ses listes. Et en toile de fond de tout cela, qu'a-t-on ? On a la Dolce Vita de l'Alliance Algérie Verte. Mon Dieu ! C'est carrément Wonderful World que cette Alliance Verte. Elle s'est créée en moins de 48 heures, chrono salafiste en main. Elle s'est mise d'accord en un rien de temps sur des listes communes. Elle parle d'une même voix poilue. Elle se donne la main tout le temps au point où l'on se pose parfois des questions. Elle s'embrasse et se donne l'accolade au point où l'on ne se pose même plus la question. Et elle jubile de sa victoire annoncée. Attendez ! Ne vous méprenez pas sur le propos. Je ne suis pas bouleversé par les tourments et les mouvements de redressements en série au FLN et au RND. Mais en même temps, je le connais tout de même un peu mon petit laborantin d'El Mouradia. Il travaille le bougre à tresser le meilleur des tapis à ses seuls vrais alliés, les intégristes. Et pour pouvoir le dérouler sans encombre son tapis, il lui faut absolument couper les jambes aux deux mastodontes encore en vie, le Feleneu et le Rindou. Peuchère ! Ces deux-là affaiblis, mis à genoux, cassés et donnés à voir à l'opinion comme des loques, des reliques traversées par des mouvements de redressement répétés, vers qui vont alors se tourner les rares électeurs encore intéressés par ces législatives ? Faut que je réponde, ou alors vous avez compris ? Je vois que vous avez saisi. Je me contente donc de fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.

En plus de votre
numéro perso il y a

VER20



COMPOSEZ
*727#

VOTRE 2^{ÈME} NUMÉRO
POUR 100 DA /SEMAINE*



Profitez du service VERSO de Djazzy.

Bénéficiez** d'une location temporaire d'un deuxième numéro sans l'achat d'une nouvelle carte SIM.

* 100*/semaine, 230**/mois

**Offre valable pour les lignes individuelles personnelles.

L'Algérie تعيش

www.facebook.com/djezzy